

L'OCCIDENT ET SES MYTHES OU LA PROCRÉATION DANS LA SCIENCE-FICTION

Marika Moisseeff

Résumé. — Je vais essayer de montrer ici que la science-fiction doit être appréhendée comme une mythologie, au sens anthropologique du terme, dont le contenu et la fonction ne peuvent être compris qu'en référence à l'aire culturelle au sein de laquelle elle a émergé : l'Occident moderne où les sociétés accordent une place prééminente à la science dans les représentations autant que dans les pratiques.

Je commencerai par définir ce qu'est une mythologie. Puis je présenterai l'analyse d'un ensemble représentatif de productions populaires ayant trait à la reproduction. On verra qu'elle permet d'éclairer les soubassements de l'idéologie occidentale se rapportant à la différence des sexes et des cultures.

Selon Vernant, une mythologie peut être appréhendée comme un cadre formel utilisé « pour exprimer et transmettre, dans une forme narrative différente des énoncés abstraits du philosophe ou du savant, un savoir concernant la réalité, une vision du monde, ce que G. Dumézil appelle une idéologie » (Vernant, 1982 : 245-246). L'idéologie dont il est ici question intègre à la cosmologie propre à une aire culturelle donnée un système de valeurs censé expliciter la hiérarchisation des phénomènes naturels et socioculturels. De fait, une cosmologie est « un ensemble plus ou moins cohérent de représentations portant sur la forme, le contenu et la dynamique de l'univers : ses propriétés spatiales et temporelles, les types d'êtres qui s'y trouvent, les principes ou puissances qui rendent compte de son origine et de son devenir » (Viveiros de Castro, 1991 : 179).

La mythologie exprime et transmet une idéologie d'une manière qui lui est propre. A la différence des sciences, elle ne s'exonère ni de jugements de valeur – elle pousse à s'interroger sur le sens du bien et du mal –, ni d'une spéculation sur les finalités de l'homme et de l'univers. Mais, à la différence de la théologie, elle apporte moins de réponses ou de solutions qu'elle n'incite à les chercher perpétuellement :

Version abrégée de l'article «La procréation dans les mythes contemporains : une histoire de science-fiction.» paru en 2006 dans *Anthropologie et sociétés*, vol. 29, n° 2 : 69-94.

elle prend la forme d'une vérité cachée, d'un message crypté dont la signification se déroberait sans cesse à l'intelligence de l'homme, soulignant ainsi le fossé infranchissable entre accès à la connaissance et accès à la vérité. La vérité renvoie toujours à un type de transcendance. C'est pourquoi, dans un mythe, les « personnages dont les actions déterminent la série des changements qui se produisent entre la première et la dernière séquence de la narration, sont des Puissances de l'au-delà, des agents surnaturels dont les aventures se déroulent dans un autre temps, sur un autre plan et suivant un autre mode d'être que ceux de la vie ordinaire » (Vernant *ibid.* : 210). Pour que les destinataires du mythe se déprennent de la réalité actuelle, son action se doit, en effet, d'être située dans un ailleurs temporel (les temps primordiaux ou, au contraire, futurs) et/ou spatial, renvoyant à des dimensions ordinairement inaccessibles au commun des mortels (sous terre, au ciel, ou dans d'autres galaxies).

Toutefois, le mythe doit être en phase avec la réalité puisqu'il est censé révéler le sens caché de l'événement qui suscite sa narration (au décours d'un accident, d'une mort, d'un rite, d'une catastrophe, d'une découverte scientifique ou technique). Les phénomènes apparents de la réalité actuelle sont rapportés à des principes – originaires, dynamiques et transcendants – qui peuvent prendre l'aspect de divinités ou de forces cosmiques, à l'instar de « l'évolution » ou de l'hélice d'ADN. Les mythes, quoique atemporels et situés « ailleurs », sont censés receler le sens des événements prenant place ici et maintenant, présentés comme les effets de ces puissances invisibles, aux visages multiples selon la cosmologie en vigueur. La dramaturgie du mythe combine le registre de la réalité et celui de l'intelligibilité de cette réalité ou, autrement dit, les effets et leurs causes. Et si la réalité est changeante, les ressorts de son intelligibilité sont censés être immuables.

La mythologie doit être appréhendée comme la représentation imagée et dramaturgique d'une cosmologie qui est elle-même une conception du monde, c'est-à-dire une représentation. De ce point de vue, la mythologie procède d'un travail de méta-représentation : elle ne prétend pas représenter le monde tel qu'il est, mais la représentation correspondant à l'idéologie d'une aire culturelle donnée. Alors que le travail scientifique prétend offrir une représentation du monde cohérente avec la perception de sa physicalité, le travail mythologique a tout autre vocation : donner consistance à une représentation du monde. La science et la mythologie renvoient à deux types de travail de représentation qui, bien que fondamentalement distincts, entretiennent néanmoins des relations d'interdépendance : tous deux visent à fournir une matrice *générale* d'intelligibilité, et chacun peut être source d'inspiration pour l'autre.

1. Logos et *muthos*

Le discours argumenté qui est celui de la science, et qui se dénomma d'abord *logos*, naît en Grèce au moment où la philosophie s'émancipe dans un même élan de

la théologie et du discours mythologique. Dès Aristote, nous dit Vernant, « le dialogue [entre *muthos* et *logos*] est impossible, la coupure consommée. Même lorsqu'ils semblent viser le même objet, pointer dans la même direction, les deux genres de discours restent mutuellement imperméables » (*ib.* : 202). L'autonomisation ultérieure, entre le XVIIe (Newton) et le XIXe siècle, tout d'abord progressive puis accélérée et définitive, de la science vis-à-vis de la philosophie, inaugure l'entrée des sociétés occidentales dans la modernité. On peut parler d'émancipation définitive de la science vis-à-vis de la métaphysique lorsque les sciences humaines – psychologie, sociologie, ethnologie – s'autonomisent à leur tour du tronc commun de la philosophie. Nous sommes alors dans la deuxième partie du XIXe siècle. Je suggérerai ici que l'émergence, à la même époque, d'un nouveau corpus de récits, de forme non introspective, qu'est la science-fiction n'est pas fortuite mais qu'elle exprime la nécessité impérieuse, face à la concomitance du désenchantement du monde et du morcellement extrême de la science, d'une nouvelle alliance entre *muthos* et *logos*. De fait, ce genre discursif va se nourrir des connaissances scientifiques contemporaines pour les extrapoler et les tirer du côté de la réflexion éthique et de la métaphysique.

Les discours scientifiques sont disparates car ils renvoient à des disciplines disjointes entre elles : sciences mathématiques, physiques, biologiques, sciences dites humaines, etc. qui sont elles-mêmes subdivisées en sous-disciplines, elles-mêmes subdivisées en différents champs d'observation et d'application. La mythologie chargée d'exprimer et de transmettre la cohérence de la vision du monde générée par l'universalité de la perspective scientifique, c'est-à-dire l'idéologie de la culture occidentale contemporaine, va avoir pour vocation d'offrir une représentation globalisante d'un ensemble de représentations scientifiques appréhendées, d'ordinaire, à partir de points de vue fondamentalement distincts. Mais elle se doit également de reconnecter cette vision globale des connaissances avec la téléologie, c'est-à-dire avec une perspective sur les finalités de l'humanité. Et, de fait, si la science-fiction s'est donnée pour vocation première la vulgarisation des connaissances scientifiques et l'anticipation de ses futures applications techniques (*cf.* Jules Verne), elle a assez vite été sous-tendue par une réflexion métaphysique et/ou éthique (de H. G. Wells à 2001 *L'Odyssée de l'espace* et *Matrix*, en passant par Huxley et Orwell).

La science-fiction donne corps, au moyen des images concrètes qu'elle élabore, à un ensemble de notions abstraites. Et ces images, parfois horribles et toujours fascinantes, reconnectent le logos « au dramatique et au merveilleux », c'est-à-dire au *muthos*, invitant le lecteur ou le spectateur à une participation émotionnelle, toutes choses auxquelles le logos a volontairement renoncé depuis son émergence dans l'antiquité grecque (Vernant : *ibid.* 199). Ce faisant, cette nouvelle forme de mythologie apporte une visibilité à l'idéologie des sociétés qui se sont rangées sous les auspices de la science, et les moyens de la questionner. En effet, la science-fiction se nourrira moins, au total, de l'enthousiasme des lumières que du désenchantement

qui s'ensuit, laissant augurer, pour les siècles à venir, des conséquences de la mise en oeuvre de projets scientifiques dans l'ordre du politique. Depuis Wells, l'un de ses premiers auteurs majeurs, la science-fiction est spéculative, éthiquement concernée et réflexive. Ainsi, dans sa *Guerre des mondes*, il établit un parallèle entre les effets dévastateurs du débarquement des Martiens sur terre et ceux des colonisateurs occidentaux sur les autres continents :

« Avant de les juger trop sévèrement, il faut nous remettre en mémoire quelles entières et barbares destructions furent accomplies par notre race, non seulement sur des espèces animales, comme le bison et le dodo, mais sur les races humaines inférieures. Les Tasmaniens, en dépit de leur conformation humaine, furent en l'espace de cinquante ans entièrement balayés du monde dans une guerre d'extermination engagée par les immigrants européens » (1950 [1898] : 14).

Dans ce roman, ce sont les Européens qui subissent une colonisation brutale, catastrophique et imprévue, imposée par des colonisateurs venus d'un ailleurs lointain, personnifiés par des extra-terrestres au savoir scientifique et technologique supérieur.

Le procédé narratif propre à la science-fiction offre aux écrivains la possibilité d'établir des passerelles entre, d'un côté, les différentes disciplines scientifiques, et de l'autre, les sciences et l'ordre politique ou moral. Il nous faut alors remarquer qu'une part très importante de la science et des techniques qui en sont ses émanations concrètes et tangibles, notamment la part devenue la plus accessible au grand public par divers procédés de vulgarisation de ses applications pratiques (PMA, IVG, contraception, clonage etc.), concernent la reproduction. Et cependant la philosophie occidentale, si prompte à s'emparer des problèmes éthiques et ontologiques que lui fournissent les sciences, est demeurée étonnamment peu prolixe, depuis ses origines grecques, sur le thème de la reproduction et de l'écart que celle-ci impose entre les sexes. Au contraire, la science-fiction qui fait son apparition corrélativement, d'une part, à l'entrée des sciences dites naturelles dans la modernité et, d'autre part, à l'émergence d'une technologie de plus en plus sophistiquée s'appliquant au cosmos et au vivant, va s'emparer de ce champ apparemment laissé libre par la philosophie. De fait, reproduction et origines de la vie ont partie liée avec la cosmologie. Et si une mythologie, comme je l'ai suggéré au début, intrique cosmologie et questionnements éthiques, on comprendra que la science-fiction apparaisse comme la mythologie des sociétés occidentales contemporaines.

C'est ce que je me propose de montrer en examinant certaines œuvres de science-fiction ayant trait à la reproduction.

2. Direction *Le Meilleur des mondes*

Selon un article humoristique paru fin 1999 (Sorg, 1999 : 13), le fait que des humains technologiquement aussi évolués que ceux de l'an 2000 aient été « enfantés à

l'intérieur de leur mère, comme les animaux » apparaîtrait remarquable aux yeux de l'humanité des temps futurs. Cette équivalence entre grossesse – la nécessité d'être englobé dans un corps de femme avant de naître – et animalité est récurrente dans nombre d'œuvres de science-fiction. Ainsi, dans *Le Meilleur des mondes* (Huxley, 1932), œuvre inaugurale en la matière, les enfants sont fabriqués en flacon et élevés dans des centres spécialisés ; la *viviparité*, terme scientifique utilisé à dessein par Huxley pour signifier l'horrible obligation animale d'en passer par un ventre féminin pour naître, y est perçue comme une infâme chose du passé, ne subsistant plus qu'à l'état de survivance honteuse dans quelques réserves de sauvages. L'apogée de la civilisation correspond dans cette utopie à l'avènement de la stérilisation généralisée.

Dans ce mythe d'anticipation, la pornographie est rattachée, non au sexe, mais à l'enfantement. Alors que les adultes s'adonnent à volonté aux activités érotiques, s'extasiant devant les ébats sexuels des bambins dans les cours de récréation, ils sont offusqués lorsqu'on leur rappelle l'origine vivipare de l'humanité. Dans cet univers sans mère, le sexe est roi. La chasteté apparaît, en revanche, comme l'une des pires perversions car elle prévient l'accession à l'expérience spirituelle la plus noble – l'orgasme – dans la civilisation ayant atteint le plus haut degré d'évolution. Plaisir sexuel et activités reproductrices sont posés comme fondamentalement antithétiques. Pour jouir pleinement, c'est-à-dire pour être des « civilisés » à part entière, il faut être libérés du joug reproducteur. L'érotisme est l'apanage de l'humanité. Il s'inscrit pleinement dans la culture tandis que l'enfantement rabaisse au niveau de la nature et, par là, de l'animalité. C'est pourquoi l'éradication de la maternité indique la voie du progrès : « La civilisation, nous répète Huxley, c'est la stérilisation » (1998 : 130 et 141).

Ce récit d'anticipation reflète admirablement l'évolution des représentations et des pratiques touchant à la sexualité dans les sociétés occidentales où activités érotiques et procréation tendent à être appréhendées comme relevant de domaines distincts et qu'il faudrait séparer à tout prix : les individus sont censés, pour accéder à une sexualité épanouie, se prémunir contre la grossesse. On met donc à leur portée, dès qu'ils sont pubères, des moyens contraceptifs efficaces. La fécondité des femmes est assimilée à une maladie qu'elles doivent traiter de la puberté à la ménopause ; et lorsqu'elles souhaitent enfanter, elles doivent s'adresser à des spécialistes, gynécologues et obstétriciens, qui ont la charge plus ou moins exclusive de la grossesse. La procréation est devenue le domaine réservé du « médicalement assisté » .

Que l'émancipation sexuelle soit redevable aux moyens développés pour contrôler la fécondité, comme Huxley le subodorait dès 1932, nul ne peut en douter. Mettre la grossesse sous contrôle a, en outre, autorisé la possibilité d'instituer l'égalité des sexes. De fait, cette phase de la reproduction sexuée dévolue aux seules femmes

confine à une asymétrie entre les sexes quasi intolérable dans le cadre d'une idéologie qui se fonde sur l'égalité. Dans cette optique, l'égalité entre hommes et femmes doit en passer par la symétrisation des rôles sexuels, masculins et féminins, paternels et maternels. Seul obstacle : la gestation, la nécessité d'en passer par un corps maternel pour naître et pour faire naître. Une solution envisageable ? Faire en sorte que les humains ne soient plus enfantés à l'intérieur d'un corps de femme mais dans un environnement asexué.

Pour devenir l'égale de l'homme, la femme devrait donc sacrifier ce qui était son exclusive : la grossesse, voire l'enfant. Nous ne sommes plus ici au niveau de la seule utopie : pour accéder à un statut social équivalent à celui des hommes, bien des femmes choisissent de ne pas avoir d'enfants, tandis qu'en ex-RDA, à la suite de la vague de chômage qui a suivi la réunification, « des centaines se sont fait stériliser, pour prouver à un éventuel employeur qu'elles n'auraient plus de nouvelles contraintes familiales » (Manier, 1995 : 10). Ces faits entrent en résonance avec le commentaire de Bettina Rheims sur l'une des photos de son exposition *INRI* : « Marie est la nouvelle Eve qui sauve les femmes et le monde en sacrifiant son enfant ». Osons une interprétation des paroles de l'artiste. L'immaculée conception, c'est-à-dire la disjonction entre sexualité et procréation, combinée au sacrifice de l'enfant, libérerait les descendantes d'Eve, la mère originaire, de l'héritage abject qu'elle leur a légué : une forme archaïque de maternité. Eve est coupable d'être une mère à l'ancienne. Marie, la moderne, s'y substitue pour sauver les femmes et racheter ainsi l'humanité toute entière, en assumant une reproduction asexuée, signe précurseur de l'avènement d'un monde meilleur, plus évolué, plus civilisé.

3. *Alien*, une initiation féminine

Dans l'iconographie hollywoodienne, la figure de la Rédemption est incarnée par le lieutenant Ripley, l'héroïne d'*Alien*, une superproduction en quatre épisodes : *Le huitième passager* (Scott 1979), *Le retour* (Cameron 1986), *Alien 3* (Fincher 1993), *La résurrection* (Jeunet 1997). Elle doit, elle aussi, pour sauver l'humanité, sacrifier la progéniture qu'une créature extraterrestre, Alien, la contraint à enfanter. Le seul objectif de ce monstre – une sorte d'insecte géant – est de se reproduire en transformant ses victimes en cocons : le contenu de ses œufs est implanté dans leur poitrine et, au terme d'une gestation rapide, l'accouchement du nouveau-né provoque l'explosion de l'hôte porteur. Pour les militaires de cette saga, Alien – alias la grossesse – apparaît comme l'arme idéale : pour exterminer ses ennemis il suffirait de les faire engrosser par la bête. Dans le domaine de la science-fiction, *Alien* constitue une suite logique du *Meilleur des mondes* : devenue persona non grata sur terre, la viviparité contre laquelle les humains du futur se croyaient définitivement immunisés, se rappellerait à leur bon souvenir en réapparaissant dans les cieux.

L'appropriation de la maternité par l'institution médicale tend à renforcer son caractère sacré et énigmatique. Et la possibilité d'envisager la procréation indépendamment de la sexualité grâce à la biotechnologie (FIV, bébés éprouvette, clonage) tend à focaliser l'objectif des caméras sur le champ obstétrical. La fonction reproductrice féminine peut alors se manifester dans l'imaginaire culturel sous la forme d'une entité autonome, située en dehors du corps de la femme. Elle prend l'aspect d'une bête dont le masque monstrueux recouvre les pouvoirs féminins occultes et mortifères. Et, dans ce monde du futur où règnent la mixité et l'égalité des sexes, seule une femme est à même de combattre cette « survivance » aberrante qu'est la reproduction naturelle. Pandora-Ripley doit exterminer ce qui jaillit de son amphore-utérus : les monstres jaillissent des oeufs pondus par une espèce extraterrestre constituée uniquement de femelles. Cette nouvelle mythologie, en nous faisant assister au face-à-face entre *La* femme et sa fonction procréatrice, fait donc ressurgir de manière dramatique ce qui tend à être occulté dans nos sociétés « égalitaires » : une asymétrie primordiale en faveur des femmes au plan de la reproduction qui permet de leur attribuer des pouvoirs exclusifs.

Je propose donc de voir la saga *Alien* comme l'allégorie d'une initiation féminine au cours de laquelle l'héroïne doit apprendre à juguler sa puissance maternelle. Considérons la trame du scénario d'*Alien* :

Une jeune femme est extraite de son milieu habituel – la terre –, pour être immergée dans un environnement sauvage, non domestiqué – l'espace intergalactique –, où elle doit affronter bon nombre d'épreuves qui la confrontent à la part de la féminité à laquelle elle n'a pas encore accédé : la maternité qui la terrifie et qui revêt, pour elle, la forme hideuse d'un monstre. Elle est toutefois conduite à l'assumer progressivement : au cours des quatre épisodes, elle est successivement mère nourricière d'un chaton, mère adoptive d'une fillette, génitrice d'une femelle puis d'un mâle non humains. Elle finira ainsi par incorporer la part animale qui la consacre femme. Elle devra pour cela subir l'épreuve ultime, la mort, pour renaître de ses cendres totalement métamorphosée, encore plus forte et féminine qu'avant. Elle est alors à même de terrasser définitivement le dragon maternel, ce qui l'autorise à réintégrer la société humaine en revenant sur terre.

Les initiations masculines et féminines qui ont cours dans certaines sociétés bien réelles légitiment l'accession des individus à un rôle procréateur qui les fait passer du statut d'enfant à celui d'adulte habilité à devenir parent (cf. Moisseeff 1992, 1995, 1998). L'initiation de l'héroïne d'*Alien*, en revanche, la conduit à forclorre son rôle maternel : elle l'incorpore, certes, mais pour mieux le faire taire en tuant la progéniture qu'elle a elle-même générée. Les objectifs des initiations traditionnelle et utopique sont inversés : dans un cas, il revient aux hommes, les initiateurs masculins, de favoriser l'expression de la maternité, dans l'autre, c'est à la femme de la forclorre. Dans les sociétés occidentales du futur, il ne s'agira pas tant pour la femme postmoderne,

personnifiée par la star de cinéma Sigourney Weaver, d'assumer une fonction maternelle imposée par les hommes que de participer, en tant que commandante en chef, à sa maîtrise, en utilisant éventuellement l'ectogenèse, c'est-à-dire l'utérus artificiel (cf. Atlan, 2005).

Le cycle reproducteur de type parasitaire de l'espèce femelle dénommée *Alien* est un prétexte pour décrire la grossesse sous la forme d'une infestation. Condensons les différentes acceptions que recouvre le terme *alien* dans *The concise Oxford Dictionary* : implantation dans un milieu, qui n'était originellement pas le sien mais auquel il s'est acclimaté, d'un spécimen hostile et répugnant venu d'ailleurs. Dans cette optique, il y aurait d'un côté, la femme, tout à fait digne d'être l'égale de l'homme et, de l'autre, la matrice qui, tel un animal archaïque, mue à chacun de ses cycles menstruels, et est susceptible de devenir l'habitable d'un hôte indésirable et létal. Si la femme doit être traitée, de la puberté à la ménopause, c'est que son utérus la rend vulnérable à une infestation induite. La reine pondreuse d'*Alien*, ses oeufs, les cocons-chrysalides gluants qui tapissent ses lieux de nidification renvoient à l'ignominie du processus qui sous-tend l'enfantement naturel.

Dans le premier épisode de la saga, *Alien* est décrit comme un « organisme parfait » « qui a des capacités d'adaptation extraordinaires » et dont la « perfection n'a d'égale que son hostilité », « un survivant qui n'est pas souillé par la conscience, le remords ou les illusions de la moralité ». Selon moi, ce survivant susceptible d'anéantir une humanité ayant atteint le plus haut degré d'évolution technologique est la grossesse, symbole de la viviparité. Elle est perçue comme une force organique à nulle autre pareille qui investit aujourd'hui le corps féminin mais pourrait bien, à l'avenir, être transformée, grâce à la technologie la plus sophistiquée, à savoir la biotechnologie, en arme biologique suprême qui métamorphoserait l'ennemi en esclave reproducteur, sacrifié sur l'autel de la déesse Maternité.

4. Malthus et Darwin : deux précurseurs de la mythologie contemporaine

La théorie darwinienne de l'évolution accorde une importance particulière aux modes de reproduction dans la classification et l'ordonnement des espèces les unes par rapport aux autres : on passe des espèces inférieures – insectes, poissons, etc. – qui pondent des millions d'oeufs, aux mammifères inférieurs engendrant plusieurs individus par portée, puis aux mammifères les plus évolués que sont les primates qui n'ont, en règle générale, qu'un enfant par portée. La propagation de cette perspective dans le grand public autant que dans les milieux scientifiques a conduit les Occidentaux à appliquer le schéma de l'évolution aux classes sociales et aux groupes culturels. La plupart sont aujourd'hui convaincus que le degré d'évolution d'une société est inversement proportionnel à son taux de fécondité : les sociétés les plus riches et les plus développées sur le plan technologique sont aussi les moins fécondes, les plus pauvres et les plus « archaïques » seraient les plus prolifiques. D'où

l'inférence d'une relation mécanique entre la démographie et le degré d'évolution d'une population, et le glissement subreptice d'une hiérarchisation entre classes ou entre ethnies à une hiérarchisation en termes biologiques, voire génétiques.

Dès le XVIII^e siècle, la démographie galopante des pauvres devient, en Occident, un sujet de préoccupation pour les classes privilégiées. En témoigne le célèbre pamphlet de Swift, *Une Modeste proposition pour empêcher les enfants des pauvres de devenir un fardeau pour leurs parents* (1729), où l'auteur suggère avec humour de résoudre la misère de la surpopulation par l'anthropophagie. Mais en témoigne aussi l'émergence, au cours de ce même siècle, de ce que Foucault (1976) appelle « biopolitique de l'espèce humaine » ou mise en place d'un « biopouvoir » consistant à calculer la proportion des naissances et des décès, et le taux de fécondité des populations pour en assurer le contrôle.

Malthus, en publiant différentes versions de son *Essai sur le principe de population en tant qu'il influe sur le progrès futur de la société*, dont la première paraît en 1798, va apporter de l'eau au moulin de ceux que la prolifération des pauvres inquiète. Son raisonnement est simple : en l'absence de guerre, de famine ou d'épidémie catastrophique du type peste, la tendance des populations est de s'accroître de façon exponentielle, en sorte à épuiser les ressources dont elles ont besoin sur un territoire donné, ce qui les porte à la conquête d'autres territoires. Darwin explique dans son autobiographie que la lecture de Malthus lui a donné la clé de sa théorie de l'évolution. Il en inversera cependant les propositions en accordant une valeur positive à la prolifération (Serre, 1984) : sur un territoire donné, l'espèce qui est apte à produire le plus grand nombre de descendants tend à éliminer les autres.

La perspective malthusienne va ancrer dans l'imaginaire occidental la croyance selon laquelle les besoins d'une population humaine qui ne cesse de s'accroître finiront par dépasser les ressources terriennes. D'où le succès, dès le XIX^e siècle, des mouvements malthusiens et néomalthusiens qui prônent un contrôle sévère de la reproduction pour assurer la survie de l'humanité et le maintien de sa capacité à progresser. En effet, d'après leurs sympathisants, la prévention des naissances (*birth control*), « accompagne naturellement les progrès du niveau de vie et de la culture » (Faure-Soulet, 1996 : 401). *Le Meilleur des mondes* et *Retour au meilleur des mondes* d'Huxley extrapolent clairement l'optique malthusienne. Le massacre des populations par millions au cours des divers conflits qui ont émaillé la première partie du XX^e siècle voit le problème de la surpopulation passé à l'arrière-plan des préoccupations politiques. Il refait surface dans la conscience occidentale au décours de l'explosion démographique (*baby boom*) des années soixante. Les oeuvres de science-fiction sur ce thème vont se multiplier. Mentionnons, à titre d'exemples, les romans de Brunner, *Tous à Zanzibar* (1968), de Panshin, *Rite de Passage*, (1968), de Card, *La stratégie Ender* (1977) ; les films de Fleisher, *Soleil vert* (1973), et de Anderson, *L'Âge de cristal* (1976).

L'intrication des principes élaborés par Malthus et Darwin est au fondement de l'idéologie occidentale contemporaine. Elle amène les Occidentaux à percevoir les peuples prolifiques comme inféodés aux nécessités de la reproduction biologique : à l'instar des animaux, leurs objectifs principaux seraient de subsister et de perpétuer le groupe. Les peuples supérieurs, « civilisés » ont gravi un degré de plus sur l'échelle de l'évolution en domptant la nature, grâce au développement d'une culture technologique de plus en plus sophistiquée, mais, en contrepartie, ils sont devenus peu féconds. Ce sont les migrants issus de populations jugées, de ce point de vue, inférieures qui leur fournissent les moyens d'assurer le renouvellement de leurs générations. D'où la crainte que le métissage d'individus situés à des paliers différents de l'évolution n'entraîne la régression des sociétés hypofertiles à un stade antérieur, plus animal.

Le mélange des idées de Malthus et Darwin continuent d'ensemencer le terreau fertile que sont les cerveaux des scientifiques, des écrivains et des metteurs en scène.

5. Des humains et des insectes à Hollywood

Dans les films de science-fiction, les humains, c'est-à-dire l'espèce terrienne la plus évoluée, sont personnifiés par les Américains, c'est-à-dire les membres de la société humaine supposée la plus évoluée (la plus occidentale), leurs ennemis sont incarnés par les membres d'une autre espèce, souvent des insectes parasites géants et prolifiques. Cette autre espèce sert à figurer l'Autre, le moins évolué ou, au contraire, celui qui a dépassé le stade évolutif humain, ce qui l'aurait fait chuter à nouveau du côté de la société animale. Dans les deux cas, l'individu constituerait une infime partie de la collectivité à laquelle il pourrait être sacrifié. La supposée tendance des cultures qualifiées d'archaïques ou de primitives à se soumettre aux lois de la nature, et notamment à la reproduction naturelle, les vouerait à la surpopulation, mère de tous les maux. Elle expliquerait leur propension à adopter des régimes totalitaires peu propices à l'expression de la liberté individuelle et sexuelle. Ainsi, pour Huxley (1958) et de nombreux autres auteurs de science-fiction, il y aurait un lien inéluctable entre surpopulation et totalitarisme.

L'organisation des sociétés d'insectes dont les activités sont essentiellement de subsistance et de reproduction va servir de point d'appui à la représentation symbolique de la culture « archaïque » des sociétés « primitives ». Et ce d'autant plus que les nombreux documentaires sur les insectes les décrivent en termes anthropomorphiques – une reine pondreuse, des ouvrières et/ou des guerriers, des nourrices –, donnant l'impression que leur organisation sociale est comparable à celle des hommes. Ils se penchent sur le combat que se livrent les différentes espèces entre elles pour l'occupation d'un même territoire, et sur la capacité des unes à parasiter les autres en introduisant à l'intérieur du corps de leurs ennemis leurs propres

oeufs : les hôtes sont transformés en cocons nourriciers. L'aspect prédateur des femelles, dont la vie est présentée comme essentiellement consacrée à la survie biologique de l'espèce, est encore renforcé lorsqu'on les montre dévorant ou tuant les mâles immédiatement après qu'ils aient joué leur rôle d'inséminateur.

Les insectes renvoient donc, de façon privilégiée, à tout ce qui suscite tant d'effroi chez les Occidentaux : la pullulation, le grouillement, le parasitisme, la prédation maternelle, et l'absence de liberté individuelle. Mais l'effroi sous-tend aussi la fascination. C'est pourquoi les insectes sont les personnages de choix des films qui sont à la fois d'horreur et de science-fiction. Fourmis et abeilles y font merveille comme dans *The Savage Bees* (Geller, 1976) ou *Marabunta, Killer ants* (Charleston et Manasse, 1998). Les scénarios se réfèrent à la capacité des espèces venues d'Afrique ou d'Amérique du sud à envahir les territoires du nord en remplaçant les espèces natives plus pacifiques.

Suivant un schéma mythologique connu, les différences entre espèces vont servir à évoquer les différences (morphologiques et/ou sociologiques) entre groupes humains en compétition pour leur espace vital ; les planètes d'origine de ces espèces ennemies symbolisent, pour leur part, les continents respectifs des envahisseurs-migrants (l'Orient ou les pays du sud assimilés à une même galaxie lointaine) et ceux de leurs territoires cibles (l'Amérique du nord ou l'Europe, c'est-à-dire l'Occident assimilé à la terre). La fécondité des unes les pousse à émigrer car elle tend à appauvrir leurs ressources natives. L'intelligence des autres, les hypofertiles, en est une autre, et son accroissement est proportionnel à la diminution de leur fécondité : elle compense leur handicap démographique et les incite parfois à user d'armes biologiques pour se reproduire au dépens d'espèces inférieures plus prolifiques. Considérons quelques uns de ces mythes.

Au tout début du film *Starship Troopers* (Verhoeven, 1998) dont le scénario a été écrit à partir du roman de Heinlein (1959), un professeur explique à ses élèves que « les insectes sont supérieurs aux humains car ils se reproduisent en grande quantité et n'ont pas de moi ». L'humanité est menacée par les arachnides géants de la planète K qui ont atteint un niveau de surpopulation telle qu'il leur faut conquérir d'autres territoires. Ils envoient, à cet effet, des astéroïdes sur terre qui tuent les populations par millions. Ils sont dirigés par un chef de meute qui a l'allure d'un gigantesque acarien muni d'une bouche-vulve glaireuse d'où sort un dard avec lequel il aspire le cerveau des humains. Fort heureusement, les jeunes soldats vont exterminer cette espèce qui vise à émigrer. Les images du film rappellent à s'y méprendre celles des reportages sur la guerre du golfe... Gageons que Verhoeven s'en est inspiré et a substitué aux soldats irakiens qui avaient envahi le Koweït, des insectes géants colonisateurs.

Dans le film *X-tro* (Davenport, 1983), un père qui a été kidnappé par des extraterrestres revient sur terre pour chercher son fils. Il féconde à nouveau son ex-femme

et transforme la baby-sitter en chrysalide d'où s'échappent des dizaines d'œufs donnant naissance, dans les jours qui suivent, à un bataillon de petits garçons. Lorsqu'il atterrit subrepticement dans la nuit, il a la forme d'un insecte, un genre de phasme ou de grosse sauterelle. Pour reprendre figure humaine il provoque son auto-engendrement en s'inoculant dans une femme qui meurt dans d'atroces souffrances lorsqu'il sort d'elle sous la forme d'un homme adulte. Le héros de *La mutante II* (Medak 1998), dont les gènes ont été infiltrés par de l'ADN martien, lui aussi, ne cesse d'inséminer des femmes ; leurs ventres explosent en donnant naissance à de petits garçons dont la destinée est de se substituer aux humains qu'ils ont vocation à infester en engrossant leurs femmes. Ici encore, les migrants de l'espace évoquent ceux bien plus réels du tiers monde à la fertilité menaçante. C'est pourquoi les organismes internationaux dépensent beaucoup pour inciter les Orientaux et les Africains à maîtriser la fécondité de leurs femmes, en insistant sur les dangers qu'ils leur font encourir en leur refusant la contraception ou la stérilisation que les mâles occidentaux sont obligeamment prêts à leur offrir.

La science-fiction permet de « regarder » autrement l'idéologie occidentale. Elle révèle ses soubassements évolutionnistes et racistes masqués par son apparent humanisme. Les monstres prolifiques mis en scène personnifient les migrants venus de l'Est et du Sud de la planète et leurs descendants, les jeunes de banlieue, perçus comme de potentiels prédateurs. Dans cette perspective, un autre aspect du mode de développement des insectes va jouer en leur faveur sur la scène hollywoodienne : les stades successifs par lesquels ils passent pour atteindre leur forme définitive, œufs, larves, nymphes-chrysalides, insecte adulte proprement reproducteur. Cette métamorphose va servir à symboliser la transformation des adolescents au cours de la phase pubertaire, c'est-à-dire leur passage d'un état stérile à un état fertile. Ainsi, dans *La Mutante* (Donaldson 1995), le scénariste fait correspondre la phase pubertaire d'une alien issue d'un ADN extraterrestre à son passage par un état de chrysalide d'où s'échappe une reproductrice pleinement développée. La petite fille jusqu'alors inoffensive se transforme, lorsqu'elle accède à sa puissance reproductrice, en prédatrice cherchant à avoir des rapports sexuels dans l'unique but de se reproduire ; elle tue ses partenaires sexuels dès qu'ils ont rempli leur office, telle la mante religieuse et la veuve noire. Dans *La Mutante 2*, les enfants du mâle humain dont l'ADN a été infiltré par des gènes martiens se transforment, eux aussi, en chrysalides : ces dizaines de petits garçons, nés en tuant leur maman, s'élèvent vers le plafond grâce à des tentacules qui leur sortent du nez. Ils sont alors transformés en cocons d'où éclosent des prédateurs inséminateurs, fin prêts, comme leur papa, à infester l'humanité.

6. L'enfant venu d'ailleurs et l'homme parasite

La saga *Alien* est un des nombreux avatars hollywoodiens de *La Chose d'un autre monde* (Nyby et Hawks 1951). Dans les années cinquante et soixante, c'est-à-dire au

temps de la guerre froide et en plein Maccarthysme, cette chose répugnante incarne à merveille le péril communiste, l'éventualité d'une invasion par les gens de l'Est. Mais si ce type de monstre venu d'ailleurs refait régulièrement surface, c'est qu'il sert à désigner, plus fondamentalement encore, l'aspect bestial et invasif de la procréation naturelle.

De fait, l'un des enjeux de la recherche médicale contemporaine, et plus précisément de l'immunologie, est de rendre compte du mystère du développement dans le corps maternel d'un corps étranger (*alien*) : le bébé. Cette façon de concevoir le bébé comme *étranger*, parasite prenant possession du corps maternel, transparaît dans bien des oeuvres de science-fiction écrites par des maîtres du genre : *Les Amants étrangers* (Farmer 1961 ; voir aussi Moisseeff 2004) ; *Le village des Damnés* (Rilla 1960, Carpenter 1995, d'après un roman de Wyndham 1957) ; *The Stranger within* (Matheson 1974). Dans *The Puppet Masters*, roman de Heinlein (1951) mis en scène par Orme (1994), des créatures extraterrestres ayant la forme de grosses limaces tentent de subordonner l'espèce humaine en se branchant sur le système nerveux des individus qu'ils prennent pour hôtes afin de contrôler leur corps et leurs pensées, les transformant en marionnettes sans volonté propre.

The Puppet Masters a, sans nul doute, inspiré les séries télévisées à succès *Les Envahisseurs* (Cohen 1967-1968), *X-files* (Carter 1993-2002), *First Wave* (Brancato et Coppola 1998-2001), et est aussi probablement à l'origine de la création des Goa'ulds, les parasites extraterrestres de la série *Stargate SG - 1* (Glassner et Wright, débutée en 1997). Les Goa'ulds utilisent les humains des divers mondes comme hôtes porteurs au travers desquels ils s'incarnent et qu'ils transforment ainsi en esclaves depuis la nuit des temps : leur intelligence supérieure leur aurait permis de développer une technologie extraordinaire dont seraient issues les pyramides d'Égypte et l'art maya...

Dans *The Stranger within* et ses avatars plus récents, tels *Progeny* (Yuzna, 1998) ou l'intrigue qui sous-tend les deux dernières saisons d'*X-Files*, les héroïnes, respectivement Ann, Sherry et Dana Scully, sont inséminées par des extra-terrestres alors qu'il leur était *a priori* impossible d'enfanter : le mari d'Ann a subi une vasectomie ; Dana Scully et le mari de Sherry sont, eux, stériles. Leurs bébés se développent d'une façon accélérée et ont des capacités supranormales dont ils se servent pour communiquer avec leur mère, l'incitant à les défendre contre la malveillance de ceux que ces grossesses anormales inquiètent.

Dans *Le village des damnés*, toutes les femmes en âge de procréer d'un petit village anglais paisible sont mystérieusement inséminées en même temps, y compris les vierges, les stériles et celles dont le mari était absent. Les enfants qui naissent de cette conception asexuée inexplicable sont tous semblables, blonds aux yeux bleus, d'une intelligence supranormale et usent de la télépathie pour communiquer entre eux et pour lire dans les pensées. Ils sont dépourvus de tout affect et punissent sans

vergogne leurs parents adoptifs, de même que les autres adultes cherchant à leur barrer la route. Ils usent alors de leur regard et de leur capacité télékinétique. Ils constituent ensemble une seule et même entité, une sorte d'essaim venu de nulle part dont l'objectif est simple : utiliser les femelles humaines comme mères porteuses car leur espèce a perdu la capacité de se reproduire par elle-même, et supplanter à terme une humanité qu'ils méprisent car ils la jugent très inférieure à eux.

La plupart des auteurs de SF manient superbement la métaphore et l'auto-réflexivité : les mâles occidentaux, au moment de leur expansion vers des territoires dont ils ont indûment pris possession, ont été à même d'engrosser les femmes de « races » qu'ils estimaient inférieures ; de même qu'aujourd'hui la fécondité des pauvres du tiers monde, via l'immigration ou l'adoption de leurs enfants, sert à compenser leur propre infécondité. Une simple transposition permet alors d'imaginer qu'une espèce encore plus évoluée, ayant donc perdu toute capacité à se reproduire par elle-même, pourrait faire subir le même sort aux terriens les plus évolués. Les auteurs de SF suggèrent que le maintien d'un équilibre entre intelligence et affect, l'affectif sous-tendant les processus d'identification avec des semblables, est indispensable pour éviter qu'une humanité ayant atteint les cimes de son évolution ne retombe dans le collectivisme d'une société animale, un péril auquel a succombé la *race nordique des seigneurs* blonds aux yeux bleus. De fait, les nazis ont tenté d'imposer une maîtrise totale de la reproduction. En effet, dans la cosmologie occidentale moderne, si l'évolution des progrès scientifiques et techniques est bien perçue comme linéaire, celle des entités telles qu'individus, sociétés ou civilisations, espèces et astres est, en revanche, conçue comme cyclique : de même que la sénilité et la stérilité suivent l'accession à une maturité féconde chez l'individu, le déclin suivrait irrémédiablement l'apogée de tout phénomène. L'émergence de nouvelles entités est au prix de la disparition de celles qui les ont précédées. 2001, *l'Odyssée de l'espace* illustre admirablement cette perspective quant à l'involution et à la métamorphose que nous sommes voués à subir en tant que véhicules des grandes forces cosmiques et génétiques (Clarke, 1968 ; Dumont et Monod, 1970).

Dans de nombreuses œuvres récentes, les chevaliers de l'Apocalypse susceptibles de hâter la disparition de l'humanité ne sont pas des extraterrestres mais des chercheurs en biotechnologie (voir, par exemple, le roman de Cook, *Mutation*, 1989, ou le film de Hamm, *Godsend, Expérience interdite*, 2004), encore que ces derniers ne dédaignent pas, à l'occasion, l'aide que peuvent leur apporter les extraterrestres (*X-File*).

A ce point de l'analyse, il est utile de rappeler que, dans les plus éminents laboratoires de biogénétique, une nouvelle théorie a vu le jour : les mâles seraient des parasites se servant des femelles pour reproduire leurs gènes car ils en sont, à eux seuls, incapables, tout comme les parasites et les virus (Gouyon, 1995). Il est difficile de ne pas établir un parallèle entre, d'une part, les créatures malveillantes des

films de science-fiction et d'horreur qui se servent d'hôtes porteurs humains pour prendre corps car ils sont inaptes à se reproduire entre eux et, d'autre part, la figure du mâle parasite inoculant ses gènes aux innocentes victimes que seraient les femelles. La science-fiction n'est-elle pas destinée à inspirer à son tour les théories scientifiques ? Nombre de chercheurs affirment être ou avoir été des lecteurs boulimiques de science-fiction.

L'appropriation des pouvoirs féminins par les hommes est une thématique que l'on retrouve au fil des rites et des mythes plus traditionnels. Elle sert alors à justifier la supériorité masculine. Dans la mythologie occidentale contemporaine, en revanche, ceux qui tentent d'accaparer les pouvoirs reproducteurs féminins (les militaires, les biotechnologistes, les extra-terrestres) sont définitivement du côté des méchants.

7. Vivipares ou clones ?

La morale des histoires que je viens de conter est simple : la femme a intérêt à se soumettre à une contraception libératrice, et l'humanité évoluée à développer d'autres modes de reproduction, artificiels, plutôt que de rester subordonnée à mère Nature dont la cruauté peut s'avérer sans égal. Toutefois, la possibilité d'imaginer un monde où la procréation artificielle, *in vitro* ou par clonage, serait généralisée ne participe plus de l'utopie, comme l'illustre l'affirmation du Professeur Weil, immunologiste, dans la revue *Géopolitique* (2004 : 23) :

« Je suis convaincu que, très vite, la reproduction ne se fera plus qu'en laboratoire, *in vitro*. Le mode de reproduction à l'ancienne ne sera plus qu'exceptionnel. C'est inévitable étant donné la façon dont la société évolue : les femmes font des carrières, passent des diplômes et, à 40 ans, veulent un enfant qu'elles n'ont pas eu le temps de faire avant. La solution, c'est de prélever à 18 ans les ovocytes et les spermatozoïdes en prévision de ce désir futur et de les mettre en attente. On aura ainsi des cellules germinales fraîches que l'on pourra utiliser à volonté pour une FIV ».

Certains auteurs de science-fiction prophétisent aussi l'émergence de sociétés humaines matriarcales dans lesquelles les femmes se reproduiraient par clonage et/ou s'accapameraient les réserves spermatiques des hommes : voir, entre autres, *Les Hommes protégés* (Merle, 1974), *La Jeune fille et les clones* (Brin, 1993), *Chroniques du Pays des Mères* (Vonarburg, 1999), *Pollen* (Wintrebert, 2002).

Le mode d'expression de la science-fiction – narratif, imagé, générateur d'émotion – l'oppose aux discours scientifiques alors même que son contenu s'en inspire. Son analyse éclaire les soubassements de l'idéologie des sociétés où elle est née. La culture est, en Occident, essentiellement rattachée aux activités de production artificielles, c'est-à-dire non programmées par le devoir de survie biologique. On tendra donc à qualifier d'archaïque toute espèce, toute société, tout genre, tout individu qui

consacre à la reproduction une part d'énergie estimée, selon ces critères, trop importante. Et on soulignera, par contraste, les vertus de la volupté sexuelle émancipée du joug reproducteur.

Au terme de cette présentation, il devient évident que les œuvres d'anticipation qui ont trait à la reproduction sont nombreuses et qu'elles reflètent l'évolution *contemporaine* des représentations et des pratiques occidentales concernant la différence des sexes et les distinctions culturelles. En les rabattant sur une distinction entre espèces, la puissance des images qu'elles sont à même de construire ou d'inspirer révèle la violence des rapports qui sont en jeu entre les sociétés, et l'idéologie raciste qui les sous-tend. De ce point de vue, elles représentent des supports pour développer une réflexion éthique qui ne concerne pas seulement le devenir des pratiques scientifiques mais aussi celui des relations entre cultures.

Références

- [1] Atlan H. *L'utérus artificiel*. Paris, Editions du Seuil, 2005.
- [2] Brin, D., 1997 [1993], *La Jeune fille et les clones*. Paris, Pocket.
- [3] Brunner, J., 1972 [1968], *Tous à Zanzibar*. Paris, Editions J'ai Lu.
- [4] Card, O. S., 1994 [1977], *La Stratégie Ender*. Paris, Editions J'ai Lu.
- [5] Clarke, A. C., 1968., 2001, *L'odyssée de l'espace*. Paris, Robert Laffont.
- [6] Cook, R., 1989, *Mutation*. Paris, Editions Sylvie Messinger.
- [7] Darwin, C., 1992 [1859], *L'Origine des espèces*. Paris, GF Flammarion.
- [8] Dumont, J.-P. et J. Monod, 1970, *Le Fœtus astral*. Paris, Christian Bourgois Editeur.
- [9] Faure-Soulet, J.-F., 1996, « Malthusianisme et néomalthusianisme » : 400-402, in *Encyclopædia Universalis*. Paris, Encyclopædia Universalis.
- [10] Foucault, M., 1997 [1976], « Du pouvoir de Souveraineté au pouvoir sur la vie » : 213-235, in M. Foucault, *Il faut défendre la société*. Paris, Gallimard/Seuil.
- [11] Gouyon P.-H., 1995, « Sexe et évolution : l'Autre et le Soi génétiques » , *Turbulence*, 1 : 1-8.
- [12] Heinlein, R., 1994 [1951], *The Puppet Masters*. New York, Del Rey.
- [13] Heinlein, R., 1997 [1959], *Starship Troopers*. New York, Ace Books.
- [14] Huxley A., 1998 [1932], *Le Meilleur des mondes*. Paris, Pocket.
- [15] Huxley A., 1978 [1958], *Retour au Meilleur des Mondes*. Paris, Pocket.
- [16] Manier, B., 1995, « Des femmes seules avec enfants » *Les enfants du Monde* (Revue de l'UNICEF), 26 : 9-12.
- [17] Malthus, T. R., 1980 [1798], *Essai sur le principe de population en tant qu'il influe sur le progrès futur de la société*. Paris, Institut National d'Etudes Démographiques.
- [18] Malthus, T. R., 1964 [1803], *Essai sur le principe de population ou exposé de ses effets sur le bonheur humain*. Genève, Gonthier.
- [19] Merle, R., 1974, *Les Hommes protégés*. Paris, Gallimard.
- [20] Moisseeff, M., 2004, « L'amour extraterrestre : une mythologie à méditer » : 325-338, in F. Héritier et M. Xanthakou (dir.), *Corps et affects*. Paris, Editions Odile Jacob.
- [21] Moisseeff, M., 2003, « Une femme initiée en vaut ... deux : De l'île aux femmes polynésienne à l'Alien américaine » : 79-107, in A. Babadzan (dir.), *Insularités. Hommage à Henri Lavondès*. Nanterre, Société d'Ethnologie.

- [22] Moisseeff, M., 1998, « Rêver la différence des sexes : quelques implications du traitement aborigène de la sexualité » : 45-74, in A. Durandeaup et al. (dir.) *Sexe et guérison*. Paris, l'Harmattan.
- [23] Moisseeff, M., 1995, *Un long chemin semé d'objets culturels : le cycle initiatique aranda*. Paris, Editions de l'EHESS (Coll. Cahiers de l'Homme).
- [24] Moisseeff, M., 1992, « Les enjeux anthropologiques de la thérapie familiale avec les adolescents » : 205-227 in C. Gammer et M.-C. Cabié (dir.) *L'Adolescence, crise familiale. Thérapie familiale par phases*. Toulouse, Editions Erès.
- [25] Panshin, A., 1973 [1968], *Rite de passage*. Paris, Editions Opta.
- [26] Serre, J.-L., 1984, « De Malthus à Darwin » : 473-484, in A. Fauve-Chamoux (dir.) *Malthus hier et aujourd'hui*. Paris, Editions du CNRS.
- [27] Sorg, C., 1999, « C'était comment l'an 2000 ? », *Télérama* 2607 : 12-13 (29 décembre 1999).
- [28] Swift, J., 1988 [1729], « Modeste proposition concernant les enfants des classes pauvres », in *Œuvres*. Paris, Gallimard (coll. La Pléiade, éd. E. Pons.).
- [29] Vernant, J.-P., 1982, *Mythe et société en Grèce ancienne*. Paris, François Maspero.
- [30] Viveiros de Castro, E., 1991, « Cosmologie » : 178-180, in P. Bonte, M. Izard et al. (dir.), *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Paris, PUF.
- [31] Vonarburg, E., 1999, *Chronique du Pays des Mères*. Québec, Editions Alire.
- [32] Weil, J.-C., 2004, « L'homme immortel » *Géopolitique* 27 : 21-26.
- [33] Wintrebert, J., 2002, *Pollen*. Paris, Editions Au diable Vauvert.
- [34] Wyndham, J., 1957, *The Midwich Cuckoos*. Londres, Michael Joseph.

Marika Moisseeff

Laboratoire d'Anthropologie Sociale 267 Bd Voltaire 75011 Paris T (33) (0)1 40 24 11 27.

E-mail : marika.moisseeff@college-de-france.fr